

Les Rendez-vous du cinéma québécois

Le calme plat

Sami Gnaba

Number 266, May–June 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63451ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gnaba, S. (2010). Les Rendez-vous du cinéma québécois : le calme plat. *Séquences*, (266), 4–5.

Les Rendez-vous du cinéma québécois

Le calme plat

Pour leur 28^e édition, les organisateurs des Rendez-vous pouvaient s'assurer de la présence de deux grandes pointures du cinéma d'ici, Léa Pool (**La Dernière Fugue**) et Robert Morin (**Journal d'un coopérant**), qui respectivement avaient la délicate tâche d'ouvrir et de clôturer l'événement avec leurs films. Quant au reste de la programmation, on voguait dans l'incertitude en attendant que quelque chose se passe...

SAMI GNABA

Comme à l'accoutumée, les Rendez-vous prônent la cohabitation entre les fictions et les documentaires, les longs et les courts, pour le plus grand bonheur du festivalier qui a soif de nouvelles conquêtes. De ce brouillage des genres, sinon des frontières, peuvent surgir toutefois des erreurs d'aiguillage. Soulignons à cet effet notre perplexité devant la projection qui rassemblait *Des ailes aux talons* et *La Bête volumineuse*, un reportage sans âme signé Antoine Laprise sur le très singulier auteur-compositeur Fred Fortin, et dont la référence à Pierre Perrault dans le titre est on ne peut plus injustifiée. Le problème des RVCQ se trouve essentiellement là : trop de projets qui ne font pas toujours bon ménage. Comme si à force de postuler pour la quantité, les programmeurs casaient des films à l'aveuglette, au détriment de la qualité. Question plus importante encore : quel est le mandat d'un tel festival ? Sur quelles motivations et aspirations se fonde-t-il ? Passer en revue les productions québécoises de la dernière année ou célébrer la communauté cinématographique pour son talent, pour sa qualité ? On peut se demander en effet quelle pertinence un tel festival peut avoir quand on peut trouver au sein de sa programmation des films aussi discutables que **À vos marques... Party! 2**, **Le Bonheur de Pierre** et autres **Grandes Chaleurs**...

Pourtant, de tels rendez-vous nous apparaissent d'une importance capitale pour montrer au public (d'après les bilans,

on a noté une augmentation considérable) ce que l'industrie d'ici peut produire, et ce que l'arrivée décisive des nouveaux talents (Robin Aubert, Rafaël Ouellet, Denis Côté, Xavier Dolan...) peut déchaîner en termes de passions cinéphiliques. Faut-il en retour que le paysage et la tribune soient propices à un tel aboutissement, à un tel dialogue, et que les têtes pensantes prennent au sérieux l'intelligence du public ! En ce sens-là, les 5 à 7, toujours féconds et courus par le public, année après année, tout comme les leçons de cinéma d'ailleurs, dessinent la voie vers un tel aboutissement. Ce n'est toutefois pas assez. Ce qu'il manque, ce sont des films plus stimulants, riches (**La Donation**), personnels (**J'ai tué ma mère**), héritant d'une certaine *pensée-cinéma* (*Carcasses*, la rétrospective de Dumont) et imperméables au consensus !

Alors que les documentaires (**L'Affaire Coca-Cola**, éprouvant **Intérieurs du Delta**, le surprenant et personnel **C'est notre histoire**, le percutant **Hommes à louer**) abondaient, les fictions, quant à elles, nous paraissaient diminuées dans leur nombre. Portrait d'une entêtante mélancolie sur un homme en voie de trouver sa vérité, *Des ailes aux talons* nous saisit par son propos souvent désespéré, jamais résigné, alors que la réalisatrice, Marie-Andrée Mauger, suit le périple extraordinaire de Jean Béliveau, *beatnik* contemporain méchamment secoué par l'état du monde, qui décide de faire le tour du monde à pieds (plus de douze ans à accomplir). S'il n'a rien de bien



fascinant dans sa forme (très reportage), *Des ailes aux talons* fait montre en revanche d'une sincère empathie vis-à-vis de son sujet désillusionné par la vie et qui fera de ses insatisfactions le prétexte parfait d'un nouveau départ, parcourant plus de 80 000 km en quête d'expériences et de promesses nouvelles au bout de la route, voire au bout du monde.



New Denmark

Également (fort) remarqué, malgré ses courtes sept minutes, *Mohamed Rewind* se lit comme une réflexion efficace et touchante sur notre rapport à l'image. À partir d'une énième mort survenue en Cisjordanie, occasionnée par l'éternel conflit israélo-palestinien et filmée en temps continu, Arnaud Bouquet esquisse un film-essai très pédagogique, enrichi néanmoins d'un texte d'une belle puissance poétique se greffant à ses images. Il se dégage en effet de ces images, captées dans la folie du moment, un sentiment de fatalité, quelque chose d'irréversible: primo, à cause de cette mort injustifiée bien sûr («Le sang témoigne de quoi au juste?», se demande le caméraman); secundo, à cause du geste filmique lui-même et de ce qu'il peut induire comme questions, dilemmes («Filmer pour témoigner, pour faire une image forte, pour capter un pur moment de vérité...?»). D'une voix inconsolable, de toute évidence prise par l'émotion, Bousquet s'interroge plus implicitement (se tenant à distance de toute ironie) sur un certain «mal de voir» symptomatique de notre société — voire de notre temps — qui se complait à faire l'éloge du prêt-à-penser. «Son image [celle de Mohamed] va se noyer dans le flot des autres images du monde», conclut-il. Constat affolant et criant de vérité. Qu'importe, par la suite, si nous sommes devant une reconstitution factice ou non. La vraie finalité de *Mohamed Rewind* est dans ces questions qui se trament en souterrain. Pertinent.

Au rang des courts (mention toute spéciale aux savoureux *King Chicken* de Nicolas Bolduc, *Chère Sonya*, signé Fabien Côté et Julie Desrochers et, finalement, le primé et intrigant *La Neige cache l'ombre des figuiers*, réalisé par Samer Najari), deux films se démarquent particulièrement: le langoureux *In the Depth of Summer* d'Anon Yang et *Ça va (mine de rien)* d'Olivier Choinière. Récit d'un premier amour révolu, *In the Depth of Summer* (qu'on peut d'ailleurs visionner sur Internet) étonne par sa beauté visuelle et sa mise en scène, d'une éblouissante pureté. Quant au second, celui de Choinière, on y dénote une évidente maîtrise de la grammaire cinématographique, alors qu'on suit une

altercation entre deux amis irrésistiblement banale, initiée par un simple «Ça va». Au-delà de ses digressions philosophico-absurdes, c'est sa mise en scène intelligente, se déclinant presque exclusivement sur des champs-contrechamps, qui impressionne. Un film frais et plein de charme!

C'est dans la section des longs toutefois que les choses se gâtent. Une sélection en grande partie formée de productions depuis longtemps disparues des salles. On aura vu au détour le dernier Rafaël Ouellet, **New Denmark**, une histoire de disparition dans laquelle le jeune réalisateur démontre encore une fois sa fascination pour le minimalisme scénique, les micro-événements, les comédiens non professionnels (au jeu hésitant)... Si la démarche est à louer, force est de souligner qu'après trois films, le jeune auteur tarde à la remettre en question, frôlant par moments l'autocomplaisance. L'exercice, quoique beau visuellement, s'essouffle rapidement et ennuie. Comme si à force de multiplier les tâches sur son projet, son implication émotive s'en trouvait gravement réduite. Puisse son cinéma savoir mûrir à temps, à l'instar de celui de ses confrères, comme Podz, Côté (impliqués d'ailleurs tous les deux dans le projet), ou encore Deraspe.

Comme toujours, le cinéma québécois hérite des âmes abandonnées de notre société en état de décomposition (**Suzie, La Donation, Lost Song**). Aux antipodes du naturalisme de Ouellet, **À quelle heure le train pour nulle part** (passé trop rapidement dans nos salles l'automne dernier) poursuit dans la même veine, mais cette fois sous influence surréaliste et aux limites de l'amateurisme étudiant. S'il n'échappe pas à une imagerie onirique convenue, il reste que Robin Aubert, réalisateur de cet étrange et angoissant objet cinématographique, s'en tire plutôt bien avec un budget de fauché, proclamant haut et fort, tel un insoumis, que seule la liberté du geste créatif compte. Comment ne pas le croire? Quant au reste de nous, il faut juste laisser libre cours à nos pulsions interprétatives!

Sympathique, convenu, étonnant, ce sont de tels mots dont on pourrait user pour qualifier le premier long métrage de Dominic Desjardins (anciennement de la *Course destination monde*, comme Aubert). Mal du pays, crise identitaire, blues amoureux, **Le Divan du monde** chante ces thèmes dans une formidable légèreté, merci au chanteur maintenant acteur Antoine Gratton et à Mélanie Leblanc, qui déploient tout leur charme ici. D'une belle énergie (ou naïveté?) romantique — en dépit de ses nombreuses faiblesses de débutant, comme en témoigne l'épisode final, bâclé —, ce *road movie* menant de Vancouver à l'Île-du-Prince-Édouard restait incontestablement l'un des plus rafraîchissants antidotes proposés par les Rendez-vous afin de contrer la monotonie hivernale.

Un festival, en conclusion, tiède, alliant les propositions sans conserver une ligne directrice claire. Constat d'ailleurs renforcé par l'imposant *climax* dont il a pu bénéficier: la présence du cinéaste français Bruno Dumont (trouvez l'erreur). Se livrant à une leçon de cinéma tout à fait passionnante, ce «cinéaste des contraintes» d'une singularité irréductible commandait le respect et avait une autorité incroyable. Comme ses films d'ailleurs. Assurément, l'un des plus beaux moments de tout le festival.